Document généré le 24 avr. 2024 06:25

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Colloque

Bertrand Bergeron

Numéro 30, décembre 1987, janvier 1988

URI : https://id.erudit.org/iderudit/23062ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bergeron, B. (1987). Colloque. *Nuit blanche*, (30), 42–44.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

par Bertrand Bergeron

COLLOQUE

Pareil trajet garde quelque chose de l'errance, de l'enfant. Je sais. Car à aucun moment je n'ai été victime d'une méprise, mon esprit ayant, depuis le début, fait la distinction entre le Château Frontenac et le Château Bonne Entente, un terme commun aux deux raisons sociales, rien d'autre qu'un simple mot, deux établissements que sépare une ville entière, une ville et des années, tant d'années entre deux lieux de passage, si bien que le trajet d'un hôtel à l'autre, depuis le Château Frontenac où se tenait le colloque.

Vous savez bien comment se déroulent les colloques, dans quel état d'esprit on y arrive, se disant qu'on s'impliquera ce qu'il faut, pas davantage. Et puis, au fil des échanges, on se laisse entraîner dans les joutes verbales, on se prend au jeu même si l'on sait que les autres montent, chacun depuis son lieu, le personnage qui convient, rien de plus, sans compter le personnage qu'on finit soi-même par tenir, car on finit tout de même par céder au plaisir de l'événement qui se fabrique malgré vous, au travers de vous, sourd à vos résistances. Puisque votre masque, celui de l'indifférent au-dessus de ces choses, ce masque s'effritera peu à peu au cours du déroulement pourtant prévisible des débats. D'ailleurs, vous anticipez cela longtemps avant le début des exposés et c'est précisément pour cette raison que la proximité des participants, au Château Frontenac, cette transformation progressive des autres et de soi-même lorsque le rôle que chacun s'est donné s'estompe, même si votre esprit est là et ailleurs à la fois, puisqu'il vous arrive de songer à votre chambre du Château Bonne Entente, à une ville entière de là.

Bien sûr, si l'on s'en tient au côté pratique des choses, il aurait mieux valu pour vous, compte tenu de l'horaire chargé et de ces immanquables dîners avec les autres, des discussions à n'en plus finir autour d'un cognac, il y avait tant d'hôtels à proximité du Château Frontenac, ce n'était pas la peine de prendre une chambre aussi loin, un trajet qui occupe à lui seul sait-on combien de temps, sinon trop.

C'est donc à l'encontre du bon sens que, la semaine précédant le colloque, vous vous êtes laissé aller à la folie de cette réservation au Château Bonne Entente, insistant sur le fait que vous désiriez une chambre dans un pavillon plutôt que dans l'hôtel même, ce détail prenant à vos yeux une importance capitale puisqu'il est à l'origine de ce pari déraisonnable: que cette fois-ci, votre chambre se trouverait dans le même pavillon que jadis, à croire que tout jouerait en votre faveur au Château Bonne Entente.

Malgré cette réservation, vous arrivez tôt le matin, ravi de pouvoir vous installer en prenant votre temps, les vêtements posés avec soin sur les cintres. Vous souriez car il y a des années que cette envie de fumer la pipe ne vous était venue. Vous n'y résistez

pas, célébrant de cette manière un pari partiellement gagné puisque votre chambre, il s'agit de la même, exactement, celle de l'époque où vous fumiez la pipe. Et ces deux heures de battement vous permettent de savourer à loisir votre déraison, la folie d'une gageure. Car vous êtes tranquille pour l'instant. À cette heure, le pavillon est désert; les autres chambres, inoccupées. D'ailleurs, la scène ne saurait se produire avant la fin de cette première journée, avant la nuit.

Aussi sur le chemin du retour, depuis le Château Frontenac jusqu'au Château Bonne Entente, à cette heure avancée où la circulation se dilue, vous devenez tendu, conscient que votre pari repose sur du sable, sur une chimère. Et puis l'inquiétude fait bientôt place à une certaine tristesse, comme on se convainc petit à petit qu'il faudra s'accommoder d'une déception.

Tristesse douce qui vous suit jusqu'au stationnement de l'hôtel. Car alors, à la simple vue d'une voiture bleue, celle qui est stationnée devant l'entrée, plus rien d'autre n'a d'importance à vos yeux. Vous avez même tout oublié de cette soirée et maintenant que vous voici dans votre chambre, assis sur le lit, vous attendez. Les murs n'ayant pas été refaits, ils sont tout aussi minces qu'à l'époque où vous fumiez la pipe: rien de ce qui se passe dans les autres chambres, dans le pavillon, ne saurait vous échapper. Il suffit de faire preuve de patience. Pour être déçu tout à fait par ce silence qui tient, qui vous résiste.

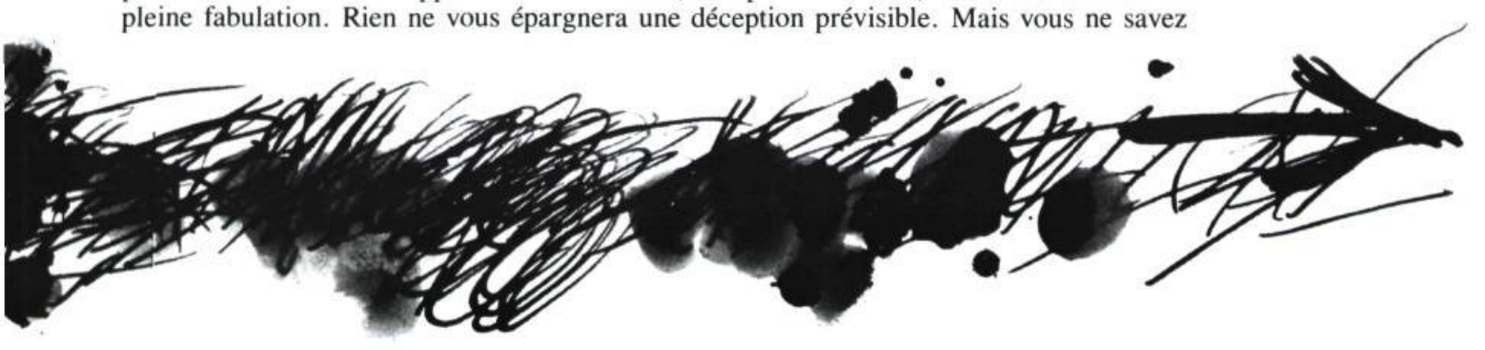
Vient alors un moment où se rendre à l'évidence, admettre qu'il s'agissait bel et bien d'un leurre, vient un moment. Car l'événement attendu, échappe. Aucun bruit, pas le moindre chuchotement — vous savez bien, cet instant où vous vous nouez intérieurement, où vous croyez à une dispute feutrée. Pourtant, malgré la minceur des murs et ces lits qui datent, rien ne vous autorise, rien. Pourquoi imaginer qu'entre elle et lui? Vous seriez alors prêt à vous dire qu'il faut intervenir et à vous en priver, malgré les mots du lit et ce gémissement d'elle qui est une plainte de votre imagination, puisque le silence dure et vous déçoit.

Je veux dire que vous ne pouvez rien contre le silence, contre une certitude: cette fois encore, mais à cause de ce silence justement, il vous sera impossible d'être quelque chose pour elle.

Ce n'était donc pas la peine vous auriez pu prendre une chambre dans le vieux Québec, cela vous aurait épargné les trajets fastidieux, ces retours inutilement longs vers la chambre. Heureusement, il y a ces discussions on finit par s'y laisser prendre s'y abandonner, soulagé que personne ne sache cette passion intéressée pour les joutes intellectuelles, mieux vaut, dans ces conditions, s'emporter dans les débats, durcir ses positions et qu'à n'importe quel prix se continue cet étourdissement des répliques enlevées, des discussions interminables poursuivies hors de l'horaire à des tables passionnées pour le savoir, les mots d'esprit et le vin.

Alors le trajet de fin de soirée, ce cérémonial vers le silence anticipé, on se dit qu'on se mettra au lit en entrant, qu'on repensera aux arguments contradictoires et que, la fatigue se mettant de la partie, on finira bien par s'endormir dans ce pavillon des chimères.

Cela aurait mieux valu, d'ailleurs, car la lumière aperçue sous la porte voisine, mais vous entrez dans votre propre chambre. Vous auriez des tampons d'ouate peut-être parviendriez-vous à échapper à une écoute car, comprenez-le bien, vous vous trouvez en pleine fabulation. Rien ne vous épargnera une déception prévisible. Mais vous ne savez



plus échapper à la scène, même si l'oreille seule y prend part, cette scène en rappelant une autre, malgré les inévitables différences, dans la mesure du matelas, l'âge du sommier signalant à sa manière un déplacement, car le côté flou des bruits qui vous parviennent ne vous permet pas de savoir le nombre de corps sur un sommier.

Et puis, c'est inespéré puisqu'à présent, il ne s'agit plus de simples bruits de couche ni de chuchotements. C'est distinctement que vous est parvenue cette réplique, la voix d'une femme, *je te dis de me laisser, tu me fais mal*. Ne croyez pas qu'il soit indiqué d'intervenir tout de suite. Ce serait déraison, pure déraison. Comment peut-on s'imaginer être en mesure de réparer une scène qui vous vient en mémoire à la manière d'un reproche alors que maintenant, je le répète, vous avez effectivement entendu une voix de femme, *je te dis de me laisser, tu me fais mal*. Mieux vaudrait fermer les yeux, se boucher les oreilles. Sans quoi, sous peu, si vous persistez dans cette écoute, si vous prêtez attention à la suite, un dialogue venu d'ailleurs, de la chambre adjacente, tout s'effondrera.

Même si aucun colloque ne peut faire le poids en face de certains paris, le bruit d'un corps, un déplacement sur le sommier, c'était pourtant plus qu'un simple chuchotement, plus qu'un gémissement même. Elle a parlé, vous avez entendu une réplique et puis un silence prolongé avant que lui, il ne daigne répondre. Il aurait dit alors *Je ne te laisserai que lorsque tu m'auras dit la vérité*.

Vous voyez bien qu'il vaut mieux interrompre la lecture, car des mots sur la feuille aux sons d'une voix d'homme depuis la chambre voisine ou un souvenir inutile, tronqué comme tous les souvenirs, faux ou inventés toujours par quelqu'un d'autre, la vie n'ayant rien à voir avec un dialogue entre une femme et un homme si un orchestre à cordes s'en mêle. Car du texte au film, il y a une distance tout aussi importante qu'entre deux hôtels, deux châteaux, deux chambres où l'on s'invente au travers d'une fiction qui vous réduit à l'écoute, votre immobilité même lorsque vous parvient *Je ne te laisserai que lorsque tu m'auras dit la vérité*, est-ce bien la peine d'en entendre davantage?

Car vous pouvez encore fuir un leurre, la fin d'une fiction. Qui, de toute manière, vous laissera déçu, les répliques venant d'ailleurs, ne convenant qu'à d'autres. Il est encore temps de se boucher les oreilles ou de cesser de lire ou d'ouvrir votre téléviseur, assis sur votre édredon, lorsque depuis l'autre chambre vous parvient *je t'ai dit de me laisser*, c'est sa voix à elle, *nous n'avons plus rien en commun*.

Voici précisément le moment où, comme dans toutes les fictions en boîte qu'on vous propose entre deux réclames publicitaires, voici le moment où intervient l'orchestre à cordes et où la personne d'à côté — comment savoir si c'est un homme ou une femme qui se lève, la moquette étouffant le bruit des pas, mais il n'est pas besoin d'être bien malin pour comprendre que l'orchestre à cordes a rendu la scène si doucereuse que, dans la chambre adjacente, on ferme le téléviseur, préférant sans doute le livre qui a l'intérêt de vous épargner l'intervention inopportune d'un orchestre mièvre.

Il ne vous reste plus qu'à en faire autant: lire. Jusqu'au sommeil, jusqu'à demain.

Né à Sherbrooke en 1948, Bertrand Bergeron a fait paraître ***Parcours improbables*** *aux éditions L'instant même, recueil de nouvelles finaliste du Grand Prix Logidisque de la science-fiction et du fantastique. Cette même année, il était lauréat des prix Gaston-Gouin (pour son manuscrit* ***Fausses adresses****) et Septième Continent et finaliste au concours de nouvelles pour la jeunesse de* ***Vidéopresse****.*